



Eric Chevillard
reçoit la leçon
d'humilité
de Pablo
Casacuberta

Chroniques

Le feuilletton

D'ÉRIC CHEVILLARD

L'adolescence du céphalopode



LA LECTURE des romans d'apprentissage a souvent quelque chose de pénible du fait même de leur universalité. Nous y vérifions que l'existence

est bien une course à étapes, sinon un parcours d'obstacles balisé. Cette communauté des destins atteste notre appartenance à l'humanité et sans doute est-il possible de s'en émouvoir. Une conscience douloureuse, cependant, peut aussi résulter de ce rabâchage : puisque chacun endosse fatalement tous les rôles du répertoire, ce qui, dans mon idée, me constituait en propre relève en vérité de l'expérience la plus banale. Leçon d'humilité, encore une, dont le profit ne saute pas aux yeux. N'avons-nous pas assez de balances et de toises déjà pour mesurer notre peu d'importance ?

Puis nous attendons plutôt que s'affirme dans l'œuvre littéraire une forte individualité. Mieux vaut le livre qui divise que le livre qui rassemble, celui qui met notre personnalité – elle-même forgée par ces rôles de composition finalement adoptés ou rejetés – à l'épreuve de son originalité. Le roman d'apprentissage comme manuel de savoir-vivre, non merci. Pour toutes ces raisons, la lecture d'*Ici et maintenant*, de Pablo Casacuberta, est des plus réjouissantes. Son jeune narrateur, engagé pourtant dans le

parcours initiatique ordinaire, va en aborder toutes les phases sans jamais réciter les tirades convenues. Ce n'est pas lui, Maximo Seigner, qui vérifiera pour nous que tout corps humain plongé dans une situation donnée réagit de la même manière, aussi sûrement que la cire fond quand on la chauffe.

Deuxième roman de l'écrivain uruguayen traduit en français après le remarquable *Scipion* (Métailié, 2015), *Ici et maintenant* se construit aussi autour de la relation d'un fils et d'un père, mais, tandis que le premier mettait en scène une figure paternelle écrasante, castratrice, c'est une absence cruelle qui est au cœur du second. Le père de Maximo a disparu quelques années auparavant, après une dispute avec sa femme. Le garçon de 17 ans vit seul avec son jeune frère de 9 ans, Ernesto, qu'il n'appelle jamais autrement que « le nain » (si, pourtant, une fois il lui préfère le surnom de « roi des hypocrites »), et leur mère, qui favorise celui-ci et se laisse complaisamment courtiser par un oncle stupide et assidu.

Maximo est un solitaire orgueilleux, un introverti qui collectionne les coupures de presse relatives à l'histoire des hommes comme à l'histoire naturelle. Il s'est constitué une encyclopédie hétéroclite dont les articles forment le point de départ de ses rêveries et de ses spéculations. Il constate, par exemple, que « les



faits, les idées, toutes les choses, pris par deux, étaient toujours liés », et cela quels qu'ils soient, y compris la tortue et le triangle isocèle. Or, si l'on systématise ce principe de l'étude comparée, le réel devient tout de suite plus intéressant. Maximo ne cesse d'interroger les énigmes du monde en les abordant ainsi, de manière incongrue, avec ce goût des logiques délirantes qui lui permet de supporter sa vie et d'amadouer le sort contraire.

Sa mère le presse de trouver un emploi pour l'été. L'hôtel Samarcanda – un nom qui le fait rêver – recherche justement un groom et, puisqu'il s'agit, selon l'annonce, d'un « hôtel de classe internationale », Maximo se dit que les patrons auront peut-être de la considération pour sa petite personne érudite, et il postule. Les déconvenues ne vont pas tarder : l'hôtel n'est international que pour les mites et quelques libraires d'ancien, aussi parcheminés que leurs livres, qui y tiennent leur convention annuelle. Cependant, la patronne a de l'allure et semble trouver à son goût le jeune garçon triste et timide, hanté par le souvenir de son père, qui se considère avec consternation dans le grand miroir du hall : « Mon aspect suggérait : ne comptez pas sur moi pour folâtrer avec vous dans les champs. »

**Le roman
d'apprentissage
comme manuel
de savoir-vivre,
non merci.
Pour cette raison,
la lecture de Pablo
Casacuberta est des
plus réjouissantes**

Maximo folâtre plus volontiers dans son monde intérieur et les meilleures pages du livre sont celles de ses délibérations intimes. Par associations d'idées, il glisse de l'évolution des équidés à la disparition des pachydermes américains et, de là, à « la théorie de l'émigration polynésienne sur les côtes du Chili, le long voyage de Thor Heyerdahl à bord du Kon-Tiki », etc. Et, si on lui reproche de s'intéresser davantage aux dryopithèques qu'à l'*Homo habilis*, il rétorque : « Bah, pour des collectionneurs de stars de cinéma, il y a déjà ces adolescentes et leurs horribles fan-clubs. »

A l'hôtel Samarcanda, Maximo va passer une nuit mémorable, la nuit de toutes les révélations. Les mystères du sexe et de la mort qui tenaillent tout *Homo sapiens* trouveront pour lui un début d'éclaircissement. Il découvre surtout que la vie participe d'un seul et même système et que tous les êtres sont unis « comme les appendices d'un unique grand céphalopode ». L'originalité que nous réclamions en commençant n'est, de toute façon, qu'un frisson sur ce corps tentaculaire à peine informé de la forme particulière de chaque existence, nous rappelle Pablo Casacuberta dans ce récit émouvant de l'adieu à l'enfance. Plus nous grandissons, plus le monde rétrécit, c'est une loi physique : il va falloir vivre ici et maintenant. ■

ICI ET MAINTENANT

(*Aqui y ahora*),
de Pablo Casacuberta,
traduit de l'espagnol
(Uruguay) par François
Gaudry, Métailié, 172 p., 17 €.
Signalons, du même auteur
et par le même traducteur,
la parution en poche de
Scipion (*Escipion*), Points,
336 p., 7,30 €.



JEAN-FRANÇOIS MARTIN